

LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

BI-MENSUEL

Rédaction et Administration :
216, boulevard Raspail, Paris (14^e)

1^{re} Année. — N^o 1. — 1^{er} août 1917.

Abonnements :
Un An : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SOMMAIRE

A nos Lecteurs. — Déclaration solennelle. — L'Alliance Franco-Polonaise. — Un Amputé glorieux, par V. Gszoworz. — Reconstruction, par Grzesz Dabek. — Pologne et Bohême, par René Pichon. — M. Albert Thomas au Comité national à Petrograd. — Interventions personnelles de Charles I^{er} auprès des Polonais. — Nos Collaborateurs. — Bibliographie.

A NOS LECTEURS

Le nouvel organe que nous créons, en servant à mieux faire connaître la cause polonaise dans ce pays, travaillera à fortifier les liens de sympathie séculaires qui unissent Français et Polonais.

La guerre démembrée, rayée de la carte d'Europe, n'avait plus de représentation nationale ni de tribune libre pour exprimer sa pensée et faire entendre les sentiments qui l'animent. Longtemps, ce fut une tâche qui appartenait à l'émigration polonaise, elle-même, partagée en un grand nombre de fractions et n'ayant plus à la longue ni les moyens, ni l'autorité nécessaire pour traduire intrinsèquement les désirs du pays.

La guerre actuelle a remis sur le tapis la question polonaise, question de politique intérieure pour les anciens co-partageants, et de politique internationale pour l'opinion publique du monde entier.

La restauration de la Pologne une et indivisible ; telle est la solution qui s'imposera au Congrès de la fin de demain et, en attendant que le sort de la Pologne soit remis entre les mains des Polonais, il est nécessaire de tenir constamment l'opinion au courant de ce qui se passe dans toutes les parties de la Pologne.

La République Polonaise se propose, comme l'indique son titre, de représenter fidèlement, dans leurs diversités, les principes de la démocratie nationale. C'est pourquoi elle accueillera la collaboration d'écrivains et d'hommes politiques n'appartenant pas tous à la même fraction.

Notre journal paraîtra deux fois par mois pour commencer et il sera rédigé ni en français, ni en polonais. Les lecteurs y trouveront des informations contrôlées et toujours impartiales à côté d'articles défendant les intérêts polonais en Occident.

La République Polonaise ne failira pas à la tâche qu'elle s'est assignée. Tous ceux qui s'intéressent au sort de la Pologne lui prêteront leur appui.

LA DIRECTION.

Déclaration solennelle

Le 5 juillet à eu lieu une matinée franco-polonaise à la Sorbonne. Après un exposé capital de la question polonaise par M. Georges Leygues, M. Denys Cochin, sous-secrétaire d'Etat, a prononcé un émouvant discours et l'a terminé par la déclaration :

« Si après cette longue et horrible épreuve, la nation polonaise ne devait pas retrouver son indépendance, sa souveraineté ; si ses trois tronçons n'étaient pas réunis, avec un accès donné au rivage de la mer ; si cet Etat ne devait pas renaître en Europe avec assez de force pour devenir un élément essentiel d'équilibre et de paix durables, alors les promesses faites au monde civilisé par la France et ses Alliés ne seraient pas tenues. Alors l'espérance qui a rangé à côté de nos armées celles de tous les peuples libres serait déçue ! Mais l'œuvre de justice s'accomplira toute entière... »

En résumant les déclarations et les discours tenus, M. Stephen Pichon conclut que les paroles prononcées ont un engagement de la France, d'accord avec les alliés, de libérer la Pologne, de réunir ses trois tronçons et de lui donner un accès à la mer ; de lui assurer sa pleine et entière souveraineté d'Etat indépendant et de considérer la restauration de la Pologne comme un des buts de guerre et une condition de la paix.

LA POLOGNE



L'Alliance Franco-Polonaise

Le mot n'est pas nouveau. Lorsque les gentilshommes polonais nobles de Lières et d'Instruction remarquable, vinrent à Paris en 1573, offrir la couronne à Henri de Valois, les ambassadeurs des deux royaumes signèrent au nom du nouveau souverain « une alliance éternelle entre la France et la Pologne ».

Et pourtant, il y a quelques mois à peine, nos lèvres ferventes eussent-elles osé le prononcer sans mentir à notre scepticisme, à nos espoirs trop lointains d'un heureux avenir polonais !

La censure, les parlementaires très occupés et désireux de ménager la Russie, le grand public indifférent et ignorant, tout contribuait au silence français.

Le 5 juillet enfin, pour la première fois, le Gouvernement a pris l'initiative d'une manifestation en l'honneur de la cause polonaise. Un destin inexorable après avoir condamné la Pologne au partage, à la dévastation, à la ruine, ne voulant laisser à ses fils d'autre perspective que celle de s'entretenir dans les rangs d'armées ennemies, a été vaincu par la Révolution russe et, comme s'est plu à le reconnaître M. Leygues dans le discours qu'il a prononcé à la solennité de la Sorbonne, « l'indépendance polonaise est aujourd'hui une question internationale ».

Nous voudrions dire seulement que, justice rendue aux puissances de l'Entente dont les intentions ne sont plus douteuses, au président Wilson, surtout, qui le premier a formulé le droit à l'autonomie pour la nation polonaise, le témoignage du gouvernement français, sa promesse de prendre une part active aux négociations de paix en faveur de la Pologne serait insuffisante si elle ne sous-entendait une alliance ferme avec la future République.

D'abord, que de raisons de sympathie la déterminent !

Au cours des siècles, nous la voyons, cette Pologne, désintéressée, idéaliste, téméraire en ses expériences, montant dans ses institutions politiques une audace qui lui coûtait la vie, dans ses institutions religieuses une tolérance, un respect de la liberté d'autrui qui contraste avec nos Saint-Barthélemy ! Et jusqu'au moment des partages, foyer intense de culture intellectuelle, « patrie

des savants », telle que dès le xiv^e siècle la définissait Erasme de Rotterdam.

Nos mœurs, nos pensées s'appellent.

Pendant très longtemps, l'alliance Franco-Russe a été un mariage de raison entre les gouvernements et les peuples. L'inclination est venue après. Nous n'avons d'abord connu la Russie qu'à travers sa littérature, ses anarchistes. Aristocratie arrogante, régime d'oppression et de tyrannie, voilà ce que nous avons admis à notre « amitié » ce que nous avons officiellement approuvé, soutenu par l'intermédiaire de nos dirigeants... jusqu'à ces derniers mois où les enfants de nos écoles chantaient encore, après la Marsaillaise, l'Hymne Impérial Russe. Le peuple attaché à sa terre, les ouvriers, ceux qui travaillaient et souffraient, nous sont restés profondément étrangers, et sans doute, le sont encore. Il y a entre eux et nous des idées communes, celles du droit, de la justice, de l'humanité, mais l'âme slave nous attire et nous étonne tout à la fois par son inquiétude, sa morbidité, le côté un peu farouche et oriental de son caractère.

Les Polonais n'ont pas subi l'influence de Byzance, ce sont des slaves latinisés. Notre culture intellectuelle est la même. Et ce que nous aimons surtout en eux — comparons à nos voisins de l'Est ! — c'est le peuple « qui regarde la prospérité économique, nécessaire à toute civilisation avancée, non comme un but, mais seulement comme un moyen permettant de dominer le monde par l'esprit, et d'en être l'ornement » (R. Chabrié) ; c'est la noblesse qui n'est pas celle de trop de seigneurs d'aujourd'hui, chevalerie industrielle et noble des gens d'affaire gorgés de bons repas, mais qui s'affirme depuis toujours héroïque et chevaleresque.

L'émigration polonaise n'a pas signifié l'abandon de la patrie pour la recherche d'une vie matérielle meilleure, elle a été l'exil forcé, la fuite d'une nation réduite au sort d'un bétail traqué. Les Polonais sont venus chez nous avec des pensées d'amitié, un désir de s'adapter à la vie française qui a créé une alliance spontanée entre les deux peuples, de même patrie psychique.

Il semblerait superflu, n'étaient les nécessités de l'heure, de consacrer par des formules diplomatiques des senti-

ments qui n'ont pas besoin de publicité pour survivre à notre génération. La guerre nous en montre la nécessité. La vision d'une Pologne, même réunie sous le sceptre russe, a effrayé les puissances ennemies, l'Allemagne surtout. Comme jadis en 1804, Frédéric Guillaume redoutait de voir Alexandre accepter les projets de Czartoryski, la politique prussienne qui a trouvé en Bismarck sa véritable et hideuse expression, a visé à l'anéantissement, à l'accaparement de la Pologne. Or, sa disparition serait non seulement un crime, une atteinte au principe des nationalités pour lequel nous combatons, une menace à l'équilibre européen, sans lequel il ne saurait y avoir de paix durable, mais encore, elle affaiblirait considérablement la puissance de la France au profit de la Prusse dont elle favoriserait l'hégémonie sur l'Allemagne d'abord, sur l'Europe ensuite.

Le pays polonais appartient aux contrées les plus densément peuplées de l'Europe. Il présentait avant la guerre, un immense réservoir d'énergie humaine, qui dans des conditions plus favorables d'existence politique pourrait être utilisée sur place et contribuer à l'épanouissement de tout l'organisme producteur de la nation.

La force actuelle de l'Allemagne est en grande partie faite des immenses ressources qu'elle tire de la Pologne.

Les chiffres suivants le prouvent :

La production de la Pologne prussienne, par rapport à celle de l'Allemagne, se présente comme suit :

	1915	tonnes	
Pommes de terre...	14.177.000	soit 26 %	de celle de l'Allemagne
Blé.....	4.511.000	— 21 %	—
(Froment, seigle, avoine, orge)			
Betteraves à sucre...	2.216.000	— 20 %	—
Houille.....	53.629.000	— 23 %	—
Plomb.....	49.000	— 49 %	—
Zinc.....	202.000	— 87 %	—

De cette production de la Pologne prussienne, il a été consommé en 1915 par le reste de l'Allemagne :

51 % de Pommes de terre	soit 7.268.000 tonnes
38 % — Blé	— 1.713.000 —
37 % — Betteraves	— 812.000 —

Sans la Pologne prussienne, l'Allemagne n'aurait pas été capable de soutenir, même pendant une année, cette guerre qu'elle reprendra tôt ou tard, si elle conserve la Pologne prussienne.

L'intérêt seul, notre intérêt bien compris, ne peut donc connaître d'autre solution qu'une séparation absolue de la Prusse et de la Pologne, et le rétablissement de l'ancienne République polonaise, basé sur une union avec la France.

En même temps ce sera la façon la meilleure de continuer l'alliance franco-russe.

Actuellement, par l'échange mondial des marchandises, il n'existe pas un seul organisme d'économie indépendante isolé. Au lendemain de la guerre l'indépendance des deux républiques ne sera pas absolue; de grandes difficultés s'éleveront, qu'il faudra résoudre avec des avantages égaux pour chacun. Pendant cette période de travail et d'organisation, il n'en faut pas douter, la France sera le trait d'union entre la Pologne et la Russie. Déjà ancienne République, elle guidera les premiers pas des deux démocraties nouvelles, leur apportera son aide désintéressée ou ne viendra se mêler aucun calcul politique; ce sera la grande inspiratrice, l'arbitre et l'amie.

Dici là, cependant, la tâche des polonais n'est pas terminée. Ils doivent réagir contre cet état de nervosité un peu décourageant de certains d'entre eux, de ces « civilisés » que la finesse de leur caractère, la contemplation d'un rêve trop longtemps impossible a conduits au doute, à l'indécision. Après tant de lutes soutenues en Pologne et à l'étranger, après tant de vie dépensée au service des autres, avec un sentiment d'amour et le désir de prouver que l'impuissance dans leur propre patrie n'était pas un signe de vulerie, avec la foi en une résurrection certaine, l'énergie active des Polonais que rien n'a pu tout à fait briser a faibli. Rappelons-nous ces mélancoliques paroles de Kosciuszko, rapportées par Chevè : « Je ne sais pourquoi, malgré la sympathie qui règne entre les Français et les Polonais, les Français nous abandonnent toujours dans les crises les plus décisives... ». A force de donner toujours et de ne jamais recevoir, quelques-uns se sont laissés dominer par le sentiment de « l'à quoi bon » et les plus vaillants d'entre eux ont été parfois pris de doute. C'est ainsi que l'émigration a paru un moment perdre de son ancienne influence. La nation exilée continua de donner le plus magnifique exemple de courage et de travail, mais dans une torpeur engourdie, une indifférence à l'égard de ses desirs les plus fervents qui eut pu décourager ceux qui étaient décidés à agir.

Nous ne voulons pas formuler un reproche. Cette inertie procède de la nôtre. La secousse brutale de 1914 a réveillé nos énergies.

L'amerume, sous des dehors résignés dissimulait l'orgueil. Nous n'avons pas le droit les uns et les autres

de ralentir notre action. Le scepticisme n'est plus de saison. Pendant ces trois ans de guerre, l'effort polonais a été sublime. Il n'avait jamais été aussi grand, aussi unanime, aussi fécond.

Méconnaître les résultats obtenus, ce serait retarder les réalisations de l'indépendance, oublier les longs siècles où la nation polonaise a résisté, victorieuse, ou elle a vécu, frémissante et muette, dans une perpétuelle révolte de l'âme, dans une fièvre qui déçupait sa puissance de vie et sa lucidité.

Nous ne tromperons pas l'espérance sacrée de la Pologne qui n'a cessé de croire en nous, même lorsque nous ne croyions pas en elle.

Puisque c'en est fini de la « malheureuse crucifiée », puisque le « Christ des nations » est à l'aube de sa résurrection, que la légende douloureuse reste dans le passé et n'obscurcisse pas le présent de ses voiles poétiques. Tout ce qu'il y a eu de poignant et de terrible dans l'histoire polonaise ne sera jamais oublié; il s'agit de vivre avec les réalités actuelles.

Travaillons avec vous, Polonais, avec une probité parfaite. Dites-nous votre âme, vos vœux, vos besoins. N'en restons pas à rétablir les quelques erreurs voulues ou inconscientes à travers lesquelles nous avons vu jusqu'ici l'histoire de la Pologne.

Pour unir nos forces contre l'ennemi, pour aller vers l'avenir la main dans la main, que le présent nous lie de ses fortes nécessités, que l'utilitarisme et la solidarité nationales de nos pays s'avouent non comme une série de combinaisons, mais comme des causes déterminantes de notre fraternité.

Ainsi au jour de la paix l'alliance franco-polonaise sera la consécration d'une amitié réelle, qui se sera sanctifiée dans l'épreuve, dans la fraternité sanglante des batailles, et dans la recherche du bien commun.

« LA RÉPUBLIQUE »

Un Anniversaire glorieux

Le 15 Juillet 1410

C'est la date à jamais mémorable de la défaite à Grunwald des chevaliers teutoniques vaincus par les Polonais et les Lithuaniens de Ladislas Jagellon et de Vlohd.

Ce jour-là, le germanisme fut arrêté pour quatre siècles dans sa marche vers l'Orient; ce jour-là, avec l'aide de la Lithuanie, la Pologne s'acquitta glorieusement d'une de ses deux missions historiques, l'autre étant de maintenir à l'Est le flot de l'invasion asiatique sous la forme mongole, puis moscovite.

Mais, plus tard, le germanisme reprenant avec Frédéric II sous les rois de Prusse l'œuvre des Teutoniques écrasés à Grunwald, eut l'adresse de se faire pour deux siècles une alliée de la Russie des Tzars, et avec leur complicité et celle des Hasbourg, il consuma la ruine de la Pologne. Il détruisit la digue qui arrêtait les deux invasions : celle de l'Est et celle de l'Ouest, et, sous le nom sacrilège de Sainte-Alliance, les trois états brigands (Canning) imposèrent à l'Europe, après la chute de la Révolution Française et de l'Empire, le joug de leur odieuse politique, jusqu'au jour où se sont heurtés l'un à l'autre le germanisme d'une part et d'autre part le mongolisme des Tzars, eux-mêmes allemands plus qu'à moitié, par leurs tendances et par leur origine.

Après 1870, le péril panslaviste qui apparaissait si redoutable au moment de la guerre de Crimée a été oublié en présence du péril germanique plus actuel et plus pressant, et l'Europe Occidentale a cru pouvoir s'allier avec les Tzars contre l'Allemagne. Mais le tzarisme restait, malgré les apparences, le complice du germanisme et il a fallu que la Révolution Russe fit son œuvre, pour que la situation devint plus nette. Aujourd'hui qu'il n'y a rien à craindre du côté de l'Extrême Nord, tous les efforts doivent être dirigés contre l'unique ennemi qui menace l'Europe d'une intolérable oppression; aujourd'hui il faut briser le militarisme prussien.

Ce militarisme prussien n'est autre chose que celui du Chevalier teutonique ressuscité, devenu cent fois plus dangereux. C'est une nouvelle bataille de Grunwald qu'il faut lui infliger pour l'abattre une seconde fois.

C'est dans l'espérance qu'il en sera ainsi, que nous faisons à cette heure l'anniversaire du triomphe de nos pères d'il y a cinq cents ans : leur œuvre doit être et sera complétée par les défenseurs européens et américains du droit et de la justice, et la Pologne reléguée redeviendra le rempart de la sécurité de l'Europe.

V. GASTOWTT.

RÉSURRECTION

« Quand j'étais enfant — il y a très longtemps de cela ! — mes parents habitaient dans l'île Saint-Louis. Mon père, alors professeur d'Histoire au Lycée Napoléon, me conduisit un jour à l'Hotel Czartoryski, rue Saint-Louis-en-l'île, à deux pas de chez nous. Je revois encore, un peu confusément, dans la brume des années lointaines, une grande salle au rez-de-chaussée, avec une longue table dressée pour un goûter offert à des jeunes élèves d'une école polonaise, coiffés de la schapka nationale, que surmontait une plate-forme carrée. On me fit assisoir parmi eux. Debout autour de la table, des pères et des mères contemplaient cette allégresse enfantine, à laquelle leur deuil farouche d'exilés sans patrie ne consentait à s'associer que par un mélancolique sourire.

D'autres, en petits groupes, causaient. Que disaient-ils ? Je ne sais plus. Mais je me souviens que les mots : Pologne, France, Napoléon, revenaient souvent dans les propos échangés au-dessus de nos têtes, que ces mots étaient prononcés avec un air de foi mystique, comme celui que prend le visage de certains prêtres quand ils récitent le Credo.

Je me souviens aussi qu'il était question de choses que je ne comprenais pas bien, d'insurrections, de « faucheurs », de flots de sang versés, d'un peuple mis au tombeau et qui pourtant n'était pas mort, qui remuait toujours sous la lourde dalle, qui finirait bien par la soulever et repartir : tel, l'Homme-Dieu, dont la famille Czartoryski célébrait, en ce jour de Pâques de l'an 1861, la résurrection comme le symbole d'une autre résurrection indomptablement espérée.

Et je me souviens en outre que, ce jour-là, mon père parla dans la grande salle sonore où soudain un silence religieux, un silence d'élévation s'était fait; qu'il avait dans les yeux en parlant la même flamme ardente qui les Polonais groupés autour de lui; que des mots mystérieux pour moi : Justice, Avenir, Réparation, sortaient de sa bouche et qu'on écoutait ces mots là dans une sorte d'extase, comme s'ils avaient ouvert tout à coup à ceux qui les entendaient, les illimitées et radieuses perspectives de vie que ne sais quelle Terre Promise. Je fus ému, sans trop savoir pourquoi, en voyant tant de grande personne qui pleuraient.

Nous regagnâmes notre quai de Béthune. Mon père avait un air si grave que j'hésitai à l'interroger. J'osai enfin. Il me raconta très simplement, comme une histoire de brigands — et n'en est-ce pas une ? — cet immense guet-apens contre la Pologne qu'un roi de Prusse, digne ancêtre du Kaiser sanglant d'aujourd'hui, avait conçu au XVIII^e siècle et exécuté avec l'aide de deux autres bandes.

Et c'est peut-être parce qu'en ce jour de Pâques lointain, mon esprit d'enfant fut initié à la souveraine beauté des cieux justes, à la sainteté de la vône, et ô frères Polonais, qu'en dépit de la tragique horreur du temps où nous vivons, un hosanna joyeux jaillit de mon cœur en ce moment.

Vous dont j'ai vu couler, il y a plus d'un demi-siècle, à la fête symbolique de l'Hotel Czartoryski, les larmes de douleur — mais non pas de désespérance — que mes âmes consolées se réjouissent ! Michelet, Edgar Quinet, Mickiewicz, Victor Duruy et tant d'autres, annonciaient obstinés de l'heure argus qui approche, c'est vous, visionnaires, qui avez raison ! Préparez-vous à sonner, cloches de la plus belle des Pâques : « le Christ des Nations » la Pologne, est en train de ressusciter !

Et gloire à la France rédemptrice qui, de son sang une fois de plus aura contribué à cette résurrection ! Gloire à la généreuse Russie révolutionnaire, dont le geste libérateur aura déjoué les suprêmes machinations ourdies pour retarder la réparation totale du grand crime !

Paris, 12 juillet 1917.

GEORGE DERUY.
Professeur d'Histoire et de Littérature
à l'École Polytechnique.

POLOGNE ET BOHEME

Il n'y a pas un Français, je crois, qui ne salue avec le plus joyeux enthousiasme la résurrection de la Pologne, mais ceux qui, comme moi, se sont faits les avocats de l'indépendance tchèque, ont un double motif de se passionner pour la liberté polonaise. Il n'est guère possible d'aimer la Bohême sans aimer la Pologne, et réciproquement.

Quelques conflits politiques et militaires ont pu jadis séparer ces deux nations; quelques divergences ont pu se produire entre leurs représentants au Parlement autrichien : cela n'empêche pas qu'elles ne soient sœurs,

inimement liées par la nature, par l'histoire, par la communauté des intérêts, par la commune encore plus sacrée des souffrances et qu'elles ne doivent être également chères aux cœurs français.

À tout instant, dans le passé, le peuple tchèque et le peuple polonais ont entre eux des rapports étroits, — de ces rapports dans lesquels il est malaisé de discerner qui des deux doit plus à l'autre. C'est une princesse tchèque, Dubrovka, qui a porté en Pologne le christianisme; c'est un évêque, saint Adalbert qui a composé le plus ancien chant religieux de la littérature polonaise. La Pologne, de son côté, a donné à la Bohême quelques-uns de ses rois, et a exercé sur elle une heureuse influence. L'Union des deux couronnes, voulue par le patriotisme intelligent et généreux du grand roi tchèque Georges de Podiebrad, aurait pu assurer aux deux peuples les plus nobles destinées, si les circonstances n'avaient fait avorter ses éternels espoirs, — si surtout le germanisme n'avait préparé sournoisement, obstinément, la ruine des deux royaumes slaves.

La Pologne et la Bohême ont été en effet toutes deux victimes de l'ambition allemande, de la perfidie allemande, de la cruauté allemande. Les infâmes partages de 1772, de 1793 et de 1795 sont nés de la même politique que le massacre de la Montagne-Blanche. Tchèques et Polonais ont été également asservis, emprisonnés, fusillés, pendus. Dans les deux pays, la tyrannie des oppresseurs, non contente des violences matérielles, a cherché à trimer l'âme même, à la dépouiller de l'idéal national, à ruiner l'attachement aux traditions ancestrales et à la langue maternelle. Mais, dans les deux pays aussi, la résistance n'a pas été moins énergique que l'oppression n'était brutale, et dans les deux elle a eu le même caractère de haut idéalisme: c'est surtout par les idées, par la poésie, par l'école et le livre, que les Polonais et les Tchèques se sont attachés à sauvegarder leur conscience nationale: ils ont été, ils sont encore, contre la Force, les champions de l'Esprit en même temps que les martyrs du Droit.

C'en serait assez pour nous les rendre infiniment chers et précieux. Mais ces deux peuples ont encore d'autres titres à notre sympathie ardente. Slaves tous deux, mais depuis longtemps conquis à la culture latine et occidentale, ils sont à la fois assez différents de nous pour que nous puissions renouveler notre âme au contact de la leur, et assez proches pour que nous puissions les comprendre et en être compris sans peine. Tous deux ont eu avec la France les relations les plus amicales, les plus sûres, les plus fécondes, et ne demandant qu'à les continuer. Tous deux peuvent s'entendre sans heurt non seulement avec nous, mais avec nous allés, — je dis avec tous nos alliés, car la Pologne n'a plus de motif de craindre la Russie, ni la Bohême de se déier d'elle, depuis que le peuple russe ne veut plus ni être opprimé ni être oppresseur. — Tous deux enfin seront contre la rapacité allemande les meilleurs défenseurs de la liberté européenne; c'est sur la Vistule et sur l'Elbe, non moins que sur le Rhin, que se consumera la défaite du pangermanisme.

Voilà bien des raisons pour nous de souhaiter la restauration de la Pologne et celle des Pays tchèques, et d'y travailler autant que nous le pouvons. Une Pologne, une Bohême, comme autrefois! L'Europe nouvelle ressemblera plus qu'on ne croit à celle du moyen-âge et de la Renaissance, et nos adversaires ne manqueront pas de dire que nous sommes des rétrogrades. Nous pourrions leur répondre par le mot de Mme de Staël: « C'est la liberté qui est ancienne et le despotisme qui est moderne ». Depuis trois ou quatre siècles, la politique européenne a fait fausse route; l'absolutisme prussien et autrichien a contrecarré le développement spontané des peuples; il a instauré un état de choses qui est proprement « contre nature ». Il faut diviser ces cadres artificiels et rigides dans lesquels étouffent tant de nations dignes de vivre et par qui elles, il n'y en a pas qui, mieux que la Pologne et la Bohême, aient mérité de la France et de l'humanité.

RENÉ PICHON.

M. ALBERT THOMAS

au Comité polonais national à Pétersbourg

La bienvenue a été souhaitée à M. Albert Thomas par M. le comte Sigismund Wielopolski, président du Comité, qui, l'année dernière avait fait partie de la Douma et du Conseil de l'Empire à Londres, à Paris et à Rome. Le comte Wielopolski, après avoir évoqué les souvenirs inoubliables de ce voyage, a rapporté le mot célèbre de Napoléon: « Une Pologne libre est une armée française sur la Vistule », et a constaté que les sympathies de la France pour la Pologne, soit restées toujours les mêmes.

En réponse à cette allocution M. Thomas a prononcé un long discours où, sous les ornements de l'éloquence la plus brillante, les auditeurs ont pu entendre les déclara-

tions les plus préemptoires, faites — et le ministre l'a tout particulièrement souligné — au nom du gouvernement et du peuple français. Il a commencé d'abord par rappeler les traditions historiques liant la France à la Pologne, traditions vivantes aujourd'hui encore dans tous les cœurs de la nation française, et surtout de ses masses ouvrières, remplies d'enthousiasme pour la cause polonaise. « Aussi — a dit M. Thomas — convaincu que je parle au nom des traditions les plus sacrées, au nom des principes que nous avons proclamés à la face du monde en 1789, je déclare au nom du gouvernement français, au nom de toute la nation française, que nous voulons avec vous l'unification, l'indépendance, la force et la grandeur de la Pologne. »

Des applaudissements unanimes interrompent alors l'orateur. Reprenant la parole, M. Thomas déclare qu'il désire parler en toute franchise, en toute sincérité. Il expose alors qu'au cours du XIX^e siècle les rapports politiques exigeaient que les sympathies de la France pour la Pologne eussent une expression qui a pu donner aux Polonais l'impression que la France ne repoussait pas aussi complètement que les Polonais l'auraient désiré à l'appel qu'ils lui adressaient. D'autant plus, par conséquent, le ministre voudrait que « des déclarations fort claires qu'il apporte ici, il résultât que pour nous il n'y a aucune restriction, et que l'indépendance complète de la Pologne est précisément ce que nous voulons ». « Je vous prie donc, Messieurs, a-t-il continué, de remarquer comment sont rédigées les notes, de remarquer comment elles sont orientées, de remarquer que si, par exemple — je prends l'exemple le plus récent — nous répondons à la Russie, comme nous l'avons fait ces jours-ci, nous mettons dans cette réponse ce que nous voulons faire ressortir, que la Russie d'aujourd'hui est maintenant d'accord avec nous quant au principe de la liberté des nations, et si nous avons attesté cela à la Russie, ce n'est aucunement par la pensée que la Pologne, que la question polonaise est une question intérieure russe. J'ajouterais seulement, s'il s'agit d'une formule nouvelle de déclaration en confirmation de celle que j'ai déjà faite: pour nous, la question polonaise est une question européenne, une question internationale. »

Interventions personnelles de Charles I^{er} auprès des Polonais

Des événements très importants se déroulaient à Cracovie. Conformément à la résolution de M. Tetzmayr adoptée par le « Kolo Polskie » le 16 mai, une « Diète Polonaise », composée de tous les députés polonais au Reichsrat, à la Diète de Cracovie et à la Diète de Varsovie, s'étaient réunie le 26 mai à Cracovie, pour décider définitivement de l'attitude qu'adopterait les Polonais vis-à-vis de l'Autriche. De nombreuses personnalités de Varsovie, dont plusieurs membres du Conseil d'Etat, prirent part aux délibérations. Au bout de trois jours, la décision du « Kolo Polskie » de passer à l'opposition et de réclamer l'indépendance complète de la Pologne intégrale et unifiée fut de nouveau solennellement confirmée, malgré l'opposition du groupe conservateur, et proclamée au milieu des acclamations de la foule enthousiaste.

Il est important de constater que tous ces événements qui se sont produits simultanément et de façon inattendue, n'ont pas pu être empêchés par des interventions personnelles et réitérées de l'Empereur, qui a donné ainsi une preuve éclatante de son inexpérience politique, de son incapacité et de son impuissance. Les comtes Czernin et Clem-Martinic ont voulu tout d'abord employer l'autorité de l'Empereur pour exercer une pression sur les Polonais et les amener à agréer le projet gouvernemental de l'autonomie de la Galicie qui devait être présenté au Reichsrat. A cet effet, ils organisèrent le voyage de l'Empereur à Cracovie. Le 12 mai, le roi des serbes, le comte de M. Bilinski, réalisa le projet qu'il déclara de nouveau sa ferme volonté de réaliser le 12 et le 14 novembre, par lequel son prédécesseur promettait à la Galicie, qui demeurait une province de l'Autriche, une très large autonomie.

Au bout de dix jours, M. Bilinski était obligé de donner sa démission de président du « Kolo Polskie » et les Polonais ont obtenu la résolution Tetzmayr qui exigeait le rétablissement pur et simple de la Pologne indépendante et unifiée.

L'Empereur n'a pas essayé un échec moins sensible auprès des Ukrainiens lorsque, au cours d'une réception organisée à Lvov, il essaya de leur persuader de ne pas s'opposer au projet de l'autonomie de la Galicie. Peu après cette intervention et au moment où les serbes votèrent une résolution annonçant l'opposition la plus énergique au gouvernement.

La troisième intervention enfin, et la plus importante de l'Empereur, auprès des Tchèques et des Yougoslaves, a abouti à un véritable scandale. Pour se tirer des embarras causés par le revirement de la politique polonaise, le comte de M. Bilinski, le 12 mai, à la Diète de Vienne, reçut une résolution annonçant l'opposition la plus énergique au gouvernement.

On garda sur le résultat de cette audience le silence le plus profond; ce silence s'est expliqué plus tard, lorsqu'on apprit que les Tchèques et les Yougoslaves avaient présenté au monarque leurs revendications en faveur de l'indépendance et de l'unification nationale, reven-

dications développées plus tard devant le Reichsrat. L'Empereur s'est efforcé en vain d'amener les délégués slaves à renoncer à ce programme en leur affirmant que plus tard ils pouvaient espérer de larges concessions.

Le plan du gouvernement et des partis allemands a échoué complètement, grâce à une opposition des partis slaves, admirablement concertée et préparée dans un secret absolu.

Amitiés polonaises

On peut se demander s'il est nécessaire de publier un nouveau journal pour développer en France un courant de sympathie et d'intérêt pour la Pologne.

Malheureusement on peut répondre que ce nouvel organe de publicité est inutile, indispensable même. Alors que les malheureux passagers de la Belgique et de la Serbie trouvaient ici tant de cœurs sensibles pour s'indigner et se revoltir de souffrances méritées, la torture séculaire de la Pologne ne provoquait plus qu'une émotion atténuée. Les causes en sont nombreuses, et la censure, sévère pour toutes les publications destinées à entretenir en France le culte de l'héroïsme polonais et à faire mieux connaître ce peuple à l'âme indomptable, porte toujours une grande partie de la responsabilité de beaucoup de bons français. Puisse notre époque, mieux éclairée par la plume libérale de nos plus grands esprits, voir se développer le mouvement de juste admiration et de dévouement envers le peuple qui, mieux que tout autre, a connu et pratiqué l'amour sacré de patrie.

CAMILLE CHABRIÉ,
Professeur à la Sorbonne.

Monsieur,

Vous ne doutez pas, je pense de ma sympathie active. Je l'ai exprimée, aux mauvais jours, en des articles que j'ai tenu à reproduire avec leurs dates, dans mon volume *« Agir »*. J'ai tenu d'assister vos frères malheureux. Mais, vous avez raison, il nous flatter en nous connaît trop peu. J'ai même dans la France d'aujourd'hui. Nos perses en étaient mieux informés. A l'heure où le Boche, à la fois savant et stupide, cherche à capter de ses lourdes mains sanglantes l'âme si fine de la Pologne, à l'heure où il essaie de nous flatter en s'intéressant à votre littérature, vous avez raison de faire appel à l'intelligence et au cœur de la France. J'espère que l'occasion me sera donnée un jour de dire publiquement pourquoi j'aime la Pologne; en attendant, comptez-moi parmi ceux qui surveillent son destin et qui défendent son avenir.

Cordialement.

HÉRODOTE,
Sénateur, Maire de Lyon.

La Pologne va renaitre, et tous les bellégaristes sont d'accord pour faire disparaître l'une des plus graves offenses au principe de nationalités qu'offrirait l'Europe du XIX^e siècle.

Mais que sera cette Pologne? On ne conçoit guère la Pologne sans Posen et surtout sans Cracovie, c'est-à-dire que la Pologne ne renaitra vraiment que si les Alliés ont enfin vaincu les Empires centraux. Et cette Pologne ne sera plus la Pologne qu'une aristocratie imprévoyante a conduit à la ruine. Les Alliés sont les champions de la démocratie. Et la Pologne de demain ne peut être que démocratique. En se reconstituant elle devra aussi se renover.

Des problèmes délicats se posent. Il faut que le public soit à même de les comprendre. On s'intéressera d'autant plus à la Pologne qu'on la verra vivre différemment. Le journal que vous créez est nécessaire. On l'attendait. Qu'il nous fasse entrevoir la Pologne nouvelle, et il sera entouré de toutes les sympathies.

A. MEILLEL,
Professeur à la Sorbonne.

Au dernier moment, nous recevons d'hommes éminents de nombreuses lettres de sympathie et d'encouragement. Nous les remercions chaleureusement de leur haut concours.

BIBLIOGRAPHIE

ROBERT CHABRIÉ. — La Pologne et l'Union Franco-Polonaise. — Impr. M. Fliniowski, 216, boul. Raspail.

Un ardent ami de la Pologne, M. Robert Chabrie, vient de publier sous ce titre, « La Pologne et l'Union Franco-Polonaise » une brochure qui est à la fois un hommage d'admiration et une récitation à nos malheureux pays si longtemps oubliés. Après avoir exposé en ses grandes lignes la politique de l'Entente, examinée les actes qui ont précédé la proclamation du gouvernement provisoire Russe, cela avec une impartialité, une sobriété de détails décevante pour nous, mais comprise aux faits, il examine les raisons de notre indifférence et conclut en nous demandant de quitter définitivement l'attitude peu virile de « l'ami muet ».

Quelques chapitres suivent, d'histoire et d'analyse critique des institutions de la Pologne, son développement moral, évangélique et chrétologique, le moment le son apogée où elle apparaît dans une splendeur, un état de cohésion, une majesté si admirables qu'il a fallu plus de trois cents ans à la plupart des états d'Europe pour offrir un semblable spectacle.

Enfin, nos deux cent cinquante événements — habiles mais indéniablement comme la vérité elle-même — par des arguments précis et une sûre méthode de grand tour, l'auteur démontre que « la patrie de l'anarchie » ce n'est pas la Pologne — qui a trouvé presque toujours le secret de la véritable paix — mais « notre pays » qui s'est laissé mille fois entraîner dans des guerres injustes.

Nos relations d'amitié avec la Pologne, la dette d'honneur que nous avons contractée envers ses héroïques Légions, et les révolutionnaires de 1830 qui ont sauvé la France et la Belgique d'une coupe des trois monarchies de l'Est, la guerre actuelle, nous rappellent à notre devoir.

En somme, livre nécessaire, parce qu'il vient « rajou-

ner » notre énergie et notre foi en l'avenir Polonais.

L. Pascal Lajoux.

